



MICHAEL DELISLE

TIROIR N° 24

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

# TIROIR N° 24

## DU MÊME AUTEUR

### POÉSIE

*L'Extase neutre*, NBJ, 1985.

*Mélancolie*, NBJ, 1985.

*Fontainebleau*, Les Herbes rouges, 1987.

*Chose vocale*, Les Herbes rouges, 1990.

*Long Glissement*, Leméac, 1996.

*Prière à blanc*, Éditions du Noroît, 2009.

### ROMANS ET NOUVELLES

*Drame privé*, Les Herbes rouges, 1989 ; P.O.L., 1990.

*Helen avec un secret et autres nouvelles*, Leméac, 1995 ; BQ, 2009.

*Le Désarroi du matelot*, Leméac, 1998 ; BQ, 2002.

*Dée*, Leméac, 2002 ; BQ, 2007.

*Le Sort de Fille*, Leméac, 2005.

Michael Delisle

TIROIR N° 24

*roman*

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2010  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2010  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en France : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Delisle, Michael

Tiroir no 24

ISBN 978-2-7646-2036-6

I. Titre. II. Titre : Tiroir numéro vingt-quatre.

PS8557.E445T57 2010 C843'.54 C2010-941087-4

PS9557.E445T57 2010

ISBN PAPIER 978-2-7646-2036-6

ISBN PDF 978-2-7646-3036-5

ISBN ePUB 978-2-7646-4036-4

## *Tiroir N° 24*



Je suis passé de la crèche à l'orphelinat avec un retard d'une semaine à cause de la picote volante. Pendant que les autres apprenaient leurs premiers chiffres, j'étais en quarantaine, couvert de boutons, poireautant dans mon lit, brassant les perles de mon chapelet pour faire semblant de prier au cas où une sœur passerait devant la porte de ma cellule. Toujours prêt à donner une image de mains jointes, les yeux tournés vers le ciel. Je sais être licheux quand ça peut servir. Nous le savons tous. Pitre, Sasseville, moi. La plupart des sœurs grises ne sont pas dupes, mais il s'en trouve toujours une pour qui la piété fait compter un point.

Le premier jour de mon rétablissement, j'ai fait le tour des lieux, seul avec sœur Dionne, la chargée de la Salle 4. Elle est bonne, elle ne frappe pas. Je cours pour la suivre dans les allées du dortoir, dans une armée de lits en fer, bien alignés, qui sera désormais mon ordinaire. Les mêmes couver-

tures qu'à la crèche. La même laine râpeuse, traversée d'une barre noire. Elle resserre le nœud d'une poche de coutil qui sert à ranger les pantoufles :

— Ça, c'est ton lit. Tu vas t'en souvenir ?

— Oui, ma sœur.

— Les lavabos, dit-elle en se dirigeant vers la salle des lavabos. Tu regarderas les autres faire et tu feras pareil.

Nous traversons les lavabos à toute allure pour aller au fond de la salle commune où on se rassemble pour les récréations les jours de pluie, où on se change le soir avant les ablutions. On se déshabille assis sur sa chaise en se couvrant les genoux d'une chemise.

— Tu regarderas les autres faire. Il y a des jeux au-dessus des tiroirs, tu as juste à demander à un plus grand. Il faut les replacer quand on a fini.

Elle s'arrête devant une commode aux tiroirs blancs numérotés qui forment un grand quadrillage. Les chiffres sang de bœuf peints au stencil sont jolis. Leur nombre est rassurant.

— Ton tiroir, c'est le dernier en bas de la troisième colonne. C'est le tiroir numéro 24. Répète.

— Tiroir numéro 24.

— Tâche de pas l'oublier. C'est là que j'ai mis ton linge de corps : caleçons, bas, camisoles. Tu y mettras tes affaires.

Je descends avec elle jusqu'à la cour où les autres jouent. Sans me regarder, elle dit : « Tu es encore un peu blême. » Avant de me laisser, elle me demande à brûle-pourpoint :

— Quel tiroir ?

— Tiroir numéro 24, ma sœur.

— C'est bien. Tu vas voir, c'est comme la crèche. File !

C'est la crèche avec des grands dans la cour, avec des classes en plus. Sasseville et Pitre sont là. Je les retrouve.

— Hé, les gars, j'ai le tiroir numéro 24 !

On dit son numéro. Sasseville a le 28. Pitre, le 15. Puis ils repartent, appelés par un cri, un rire, une place libre dans le carrousel.

Au pied d'un orme immense, je trouve un bâtonnet de bois. Je lisse la terre sèche avec. Je trace un carré, mets des cailloux au milieu. Je tente de faire une belle pile de cailloux mais ça ne marche pas. Ça tombe.

J'ai aimé le meuble blanc, les tiroirs et les petits numéros. Le tiroir numéro 24 est à moi, pour mes affaires. Je répète « 24 » pour ne pas l'oublier.

Du haut de l'escalier, une sœur sonne une cloche à main. On refait les rangs pour le retour en classe. Par ordre de grandeur, comme à la crèche.

Je m'insère entre deux garçons, mais celui qui est derrière moi, croyant que je lui vole sa place, me projette hors des rangs. Une sœur me saisit par le bras et me replace. Au grand qui m'a poussé elle flanque une taloche sur la tête, avec le plat de la main, de façon que son jonc d'argent cogne le crâne.

Droite au milieu des marches, sœur Dionne retire le claquoir de bois de sa ceinture. À son signal, deux bruits secs, les petits de Salle 4 avancent.

Furtivement, Sasseville chuchote :

— C'est-tu la picote que t'avais ?

Je réponds : « C'était la picote volante » et je m'évanouis. Une douleur soudaine est arrivée par derrière.

Quand j'ouvre les yeux, les grands de Salle 2 finissent de rentrer et sœur Dionne est penchée sur moi à l'écart de l'escalier. Je sens son crucifix froid effleurer ma joue, puis ma bouche. Elle ramène la croix d'argent contre son camail noir, l'air agacé :

— Respire fort.

J'obéis. Mon cou est brûlant. J'ai parlé dans les rangs et une sœur, celle qui frappe avec son jonc, m'a serré les ouïes. De toutes ses forces.

Sœur Dionne se redresse et me tend la main :

— Lève-toi.

Elle me raccompagne jusqu'à ma classe. Elle fonce et je cours derrière elle, en gardant une main sur ma nuque. Devant la porte, elle frappe du doigt et ouvre sans attendre en me poussant dans le dos.

— Il a eu une faiblesse, explique-t-elle à la maîtresse. C'est le nouveau.

Une laïque aux cheveux gras m'invite à rentrer. Elle me sourit et touche mon front :

— Comment tu t'appelles ?

Je suis fasciné par le plafond du local. Il est bourré de machines. La classe de première année de l'Orphelinat catholique se donne sur une scène, celle-là même où ont lieu les spectacles de fin d'année et les projections du dimanche. Au plafond pendent des cintres, des poulies et des frises vertes représentant une frondaison de feuillus. Contre le mur, pour faire de la place aux pupitres, on a entassé des pendillons qui représentent des ormes tortueux. Des buissons et des souches sont remisés contre le mur du fond. Il y a tout ce qu'il faut pour jouer une saynète qui se passe en forêt. Je balbutie :

— Vingt-quatre. Tiroir numéro 24...

La classe ricane. Sœur Dionne s'impatiente :

— Il s'appelle Benoit Murray.

On me place à côté d'un grand blond qui a dû redoubler plus d'une fois. La maîtresse parle de la lettre *e*. Pitre se retourne et me fait signe, désignant

ma nuque. Mon cou est brûlant. Quand la sœur m'a serré les ouïes, j'ai perdu connaissance. Je me sens encore flottant.

Je regarde les autres et n'ai aucune idée de ce qui se passe. Tout le monde sait quoi faire sauf moi. On m'a assis dans un décor de forêt à côté d'un géant blond. La maîtresse trace des *e*, comme des petits cercles, en racontant que *é* a perdu sa sœur *è* dans la forêt des voyelles. *Forêt* semble être la clé de ce qu'il faut comprendre.

À ma gauche, le grand blond en culottes courtes a l'air d'avoir une douzaine d'années. C'est le seul grand de toute la classe. Ses gestes sont lents. Il est blême avec des veines bleues sur sa gorge. On dirait qu'il respire par la bouche, comme un poisson. Il vient de pisser dans ses culottes. Ça sent. Ça fait une flaque à ses pieds. Une flaque qui grossit. Je me demande s'il faut le dire à la maîtresse. Elle trace des *e* au tableau.

La flaque d'urine s'étale et s'approche de mes pieds. On va penser que c'est moi qui me suis échappé. Ma nuque n'a pas encore refroidi qu'on va me punir de nouveau. La maîtresse dit :

— Et maintenant on prend son crayon, comme on a appris à faire.

J'empoigne mon crayon et, malhabile, incapable, je commence à pleurer en silence. Je renifle.

On me remarque.

On se retourne pour voir qui pleurniche  
comme ça, avec son crayon tout croché, dans les  
relents de pisse.

Au coucher, je replie mon couvre-lit en trois jusqu'au pied. Comme les autres, je brosse mes dents puis je fais la queue pour me faire débarbouiller au savon jaune, derrière les oreilles, dans le cou et sous les bras, par sœur Dionne.

Dans mon lit, je repense à la flaque de pisse du blond, me rappelle son odeur saumâtre. Quelqu'un a finalement parlé et une sœur frêle est entrée en tenant un vaisseau de fer-blanc qui sentait le phénol. Elle avait l'air d'une apparition. Elle portait le même costume que les sœurs grises, mais complètement blanc. Y compris la coiffe en cœur. Elle a jeté une guenille sur la flaque et s'est agenouillée. En essuyant mes larmes, j'ai dit : « C'est pas moi » et elle m'a ignoré. Elle a torché le plancher, lasse. Le blond a quitté la classe pour aller recevoir sa punition chez la sœur directrice.

Une jeune sœur baisse les toiles du dortoir pendant que sœur Dionne tire les chaînettes des

ampoules, une à une, dans l'allée centrale. Son pas sur le bois franc est régulier comme une mesure de galère.

Je prends mon chapelet dans le sac à pantoufles et mets quelques grains dans ma bouche, pour les téter. Ils sont frais. Je m'endors comme ça, le drap remonté par-dessus l'épaule, avec des grains dans ma bouche, abattu par ma première journée. Dès que je roupille, je bave doucement sur mon oreiller. Une sœur, dans sa ronde, ôtera le chapelet de ma bouche et le nouera sur ma tête de lit.

J'ai aussi manqué la première leçon de sœur Musicale, celle où on apprend à la saluer. Elle entre en chantant « Bonjour les petits amis ! », une ritournelle à deux notes. Elle fait irruption comme si elle avait pris son élan depuis des coulisses imaginaires. Déjà dressés, les autres lui rendent la pareille avec un « Bonjour, ma sœur ». Cette semaine, elle fait la revue des voix pour démêler ceux qui croassent de ceux dont la voix passe. Chacun chante une phrase à tour de rôle pendant qu'elle circule entre les rangs, tendant l'oreille, la main en cornet, les yeux écarquillés. Le grand blond à côté de moi est tout de suite dispensé d'examen.

À mon tour, je chante la phrase.

La sœur me demande de répéter. Puis une nouvelle fois. Et elle me demande mon nom. Sas-seville murmure : « Tiroir numéro 24 », et tout le monde, même moi, éclate de rire.

— Benoit Murray, ma sœur.

— Benoit Murray, répète-t-elle. Oui, oui...

Elle présente ensuite les panneaux musicaux et la baguette musicale. Le premier carton montre trois portées avec le dessin d'un oiseau au bec ouvert. Il s'intitule *Alouette, n'aie pas peur de moi*. Elle le chante en pointant chaque note de sa baguette, puis le recommence en détachant les notes. C'est une mélodie brève de cinq mesures. Elle me demande de la refaire. Ma voix est cristalline.

— Tu as une voix de soliste, dit-elle. Il ne m'en arrive pas souvent.

Je deviens son préféré. Deux fois par semaine, le temps d'une récréation du soir, et une grosse heure le samedi, elle me fait répéter dans sa chambrette. Elle veut que je sois son premier chanteur.

Un jour d'automne, j'attends ma leçon particulière dans le corridor. La directrice m'aperçoit et fonce vers moi d'un pas décidé :

— Qu'est-ce que tu fais là? T'es pas dans la cour?

Je connais cette sœur maigre, elle m'a déjà interrogé à propos d'un barbouillage sur un banc du réfectoire. Quand on entre dans son bureau, la première chose qu'on voit, c'est une sorte de râtelier où elle a accroché une verge de bois noircie et une ceinture patinée par la sueur. Elle se sert le plus souvent d'une réglette comme férule.

Résigné, je baisse la tête. Tout à coup, sœur Musicale surgit de sa chambrette :

— Prêt pour la leçon, mon petit Benoit?

Elle me tire vers elle et referme la porte, délicatement, au visage de la sœur directrice ahurie.

La chambrette de sœur Musicale est exiguë et tout en hauteur. On l'a parquée dans un cagibi qui

## *Table des matières*

Tiroir N° 24	7
Boulangé Cyr	39
Sauce lapin	63
Vision de Napoléon	91
La porte	117



## CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

L'auteur remercie Monic Robillard et Hélène Girard pour leur travail, et le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son soutien.

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,  
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo  
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2010  
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR  
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).



## Michael Delisle

### TIROIR N° 24

Pourquoi l'ont-ils choisi, lui? Peut-être parce qu'il aime chanter, mais certainement pas à cause de sa tignasse rousse, qui brille comme du cuivre quand sœur Dionne l'enduit de lotion. Il était le « Tiroir numéro 24 » de l'Orphelinat catholique. Il sera désormais le gars des Cyr. Il a six ans. C'est juste avant l'Expo 67.

Pendant douze ans, il travaille à la Boulange, l'entreprise familiale, où on vend du pain et des gâteaux.

Mais les temps changent et la Boulange ferme ses portes. Les bourgeois du quartier délaissent les mokas, les pains Weston et les pâtés au saumon et préfèrent désormais le lapin aux pruneaux, le céleri rémoulade et les nouilles d'Alsace. Il va travailler pour l'Européen qui vient d'ouvrir boutique de l'autre côté de la rue. Pour les Cyr, c'est une trahison. Mais pouvait-on attendre autre chose d'une engeance comme lui. Après tout, ce n'est pas leur sang qui coule dans ses veines.

Michael Delisle sait évoquer toute la part de mystère qui se cache dans chaque destin. À travers l'errance du gars des Cyr, c'est une étape charnière de la conscience québécoise qu'il nous fait revivre. Le passage de la tradition à la modernité, qui cache bien des périls.